



Ken Loach Prix Lumière 2012!

LE CINÉMA DE RÉSISTANCE
D'UN GRAND AUTEUR EUROPÉEN CÉLÉBRÉ PAGE 02



**Lalo Schifrin, source d'inspiration de
Nicolas Godin, musicien du groupe Air**

« La musique au cinéma, un accélérateur d'émotions » PAGE 04



Plaisir de chiner

Venez flâner à la troisième édition
de la Bourse cinéma et photo PAGE 04

Ken Loach vu par...

Les invités du festival parlent
du Prix Lumière 2012 PAGE 03

**Hippolyte Girardot
présente Kes :**

« Il y a presque une oeuvre de justice
à l'intérieur de ce cinéma » PAGE 03

**Classiques,
raretés, exclusivités :**

Les meilleures ventes
à la boutique du Village PAGE 04

Dans nos bras, K.L.

«Vous pouvez lui faire un croche-pied, qu'il tombe dans mes bras ?», demande un spectateur énamouré, en voyant se profiler la silhouette de Ken Loach à l'entrée de la salle de projection. Frémissant d'impatience, le public de l'Institut Lumière se lève pour acclamer le cinéaste britannique, dans une salle bondée jusqu'aux escaliers. Laissant son épouse et son scénariste Paul Laverty en haut des marches, il avance vers l'écran d'un pas mal assuré, impressionné par la chaleur de l'accueil. «Il a besoin de soutien là, il est tellement modeste que c'est une épreuve», plaisante Thierry Frémaux. Une petite hésitation, quelques mots de gratitude – «C'est un vrai privilège d'être ici, je vous remercie» – et voilà qu'il reprend du poil de la bête : «Cela nous rappelle qu'il faut défendre le cinéma français, et le cinéma européen, parce qu'il n'est pas toujours facile de faire des films en Europe». Et d'enchaîner en présentant *Cathy comme home*, «tourné il y a 46 ans, quand vous étiez tous en culottes courtes». Un téléfilm qui, en 1969, révéla au grand jour les problèmes de mal-logement et provoqua de vifs débats outre-Manche. «On relogeait si mal les gens, dans des conditions si précaires, que cela s'apparentait à une descente aux enfers. Parfois on séparait les familles, le mari d'un côté, la femme et les enfants de l'autre, ce qui brisait les couples», dit le cinéaste et tout d'un coup, en cette soirée venteuse d'octobre, son indignation contagieuse, son humanité font du bien. Vendredi soir, Ken Loach était – pour de vrai – dans nos bras.

À LA UNE

Ken Loach, Prix Lumière 2012 !

Le cinéma de résistance d'un grand auteur européen célébré

Cette année, le festival rend hommage au cinéma de résistance d'un grand auteur européen, particulièrement aimé en France : Ken Loach. Un rebelle et un homme de cœur, auteur d'une œuvre profondément politique, aux indignations contagieuses, aux engagements généreux – et ce qui ne gâche rien, doté d'un solide sens de l'humour ! – tel est le Prix Lumière 2012.

Il y eut d'abord l'icône américaine Clint Eastwood, qui lança avec panache la première édition en 2009, puis un brillant esprit insoumis, le réalisateur d'origine tchèque Milos Forman l'année suivante. En 2011, le festival distingua l'incontournable comédien français Gérard Depardieu. Avec le britannique Ken Loach, Lumière couronne un grand cinéaste et un homme de convictions, dont les films célèbrent le monde du travail, les peuples en quête de liberté, l'amitié, la solidarité... et le foot. Il recevra son prix samedi soir des mains d'Eric Cantona, étoile du Manchester United dans les années 1990 et inoubliable mentor bougon dans *Looking for Eric*, où il tient son propre rôle. Compagnons de toutes les aventures, le scénariste de Loach, Paul Laverty, et sa productrice Rebecca O'Brien, assisteront à la remise du prix, décerné par Bertrand Tavernier devant le chaleureux public lyonnais de Lumière. La fête s'annonce belle, en compagnie de quelque 2.500 amoureux du cinéma réunis à l'Amphithéâtre du centre de Congrès, dont de nombreuses personnalités du cinéma et de la région.

Pionnier de la fiction réaliste à qui l'on impute volontiers la paternité d'un cinéma « d'humour social à l'anglaise » devenu presque un genre en soi, Ken Loach est en réalité l'héritier du Free Cinéma britannique des années 1950 (Tony Richardson, Karel Reitz, Lindsay Anderson...) qui, à rebours d'une Nouvelle vague française plus souvent intimiste et préoccupée d'esthétique, a vigoureusement allié engagement politique et dénonciation sociale, à une mise en scène innovante. Chroniqueur attentif et passionné des opprimés et des sans-grade, des marginaux et autres oubliés de la prospérité économique, Ken Loach est l'un des très rares cinéastes contemporains à s'être penché, film après film, sur un monde du travail ravagé par le néolibéralisme. A ce titre, il est l'auteur d'une

œuvre exceptionnellement cohérente, que le public de Lumière a pu revoir ou découvrir, tout au long de la semaine. Homme de convictions, passionnément en prise avec son temps, il n'a cessé de traquer l'injustice et la déshumanisation, de dénoncer une vision de l'économie et de l'homme – imposée en Grande-Bretagne par Margaret Thatcher –, qui a laissé de profondes blessures dans un monde ouvrier aujourd'hui en voie de disparition. Les privatisations massives (*The Navigators*), l'incurie de services sociaux noyés dans la bureaucratie (*Ladybird, My name is Joe*), les ravages d'un chômage de masse (*Cathy comes home*) qui condamne les jeunes à la pauvreté (*Kes, Sweet sixteen*) et disloque les familles (*Raining Stones*), la mise en concurrence effrénée des travailleurs (*It's a free world*), Ken Loach les a fortement dénoncés. Sans jamais désespérer de l'homme et de sa capacité à défendre sa dignité, en particulier au fil de luttes qui ont marqué l'Histoire, en Irlande (*Le vent se lève*), en Espagne (*Land and freedom*) ou au Nicaragua (*Carla's song*).

« L'astuce de Loach, si l'on en cherche une, c'est de ne pas nous imposer ses convictions politiques mais plutôt de les faire sourdre doucement mais très efficacement, des espoirs et des craintes de ses personnages, qui nous apparaissent dessinés avec une honnêteté totale et sont interprétés avec un naturel stupéfiant » notait très justement Derek Malcolm, critique au *Guardian*. Mais Ken Loach est aussi l'inventeur d'une méthode de travail et d'un style visuel et narratif, bien identifiables. Strictement chronologiques - une option rarement suivie, car elle fait grimper les coûts de production - ses tournages permettent aux comédiens de suivre le même parcours émotionnel que leur personnage. Les acteurs ne se voient d'ailleurs confier qu'une ou deux pages du script chaque jour, ignorant certaines répliques des autres,



© Josh Barrett

et le sort de leur personnage, afin de préserver l'authenticité de leurs réactions. Dans la vie, «on ne sait pas ce qui va se passer. Ce doit être l'état d'esprit des acteurs», dit Loach, qui consacre un temps considérable aux comédiens, professionnels ou non, chez qui il recherche une expérience de vie proche de celle du personnage. Chez lui, la caméra se tient en retrait et l'équipe de tournage se fait discrète, pour ne pas perturber le jeu de l'acteur. Les cadrages, eux, sont le fruit d'un choix éthique, moral - il s'agit de trouver la distance juste. En Europe, le cinéma de Ken Loach a des affinités évidentes avec celui des frères Dardenne en Belgique, de Matteo Garrone en Italie ou de Robert Guédiguian, Philippe Lioret, Laurent Cantet, Abdellatif Kechiche, en France.

Remise du Prix Lumière : Samedi 20 octobre, à l'Amphithéâtre du Centre de Congrès de Lyon suivi de la projection de *Looking for Eric* (2009).

LOOKING FOR ERIC



L'amitié et la solidarité, galvanisées par l'amour du ballon rond

« L'important, c'est que le foot continue d'appartenir au peuple » Eric Cantona

Supporter et actionnaire du club anglais de la ville de Bath, où il vit, Ken Loach est un amateur de foot devant l'Eternel, à l'instar de son scénariste Paul Laverty qui tout en vivant en Espagne, demeure un indéfectible fan du Celtic Glasgow. Avec *Looking for Eric*, tous deux signent un film émouvant sur l'amitié et la solidarité, galvanisées par l'amour du ballon rond, et rendent un bel hommage aux supporters d'origine populaire, tenus à l'écart des stades, en Grande-Bretagne, par les prix prohibitifs des billets. Dans le film, «The King» Cantona joue à domicile en interprétant son propre rôle : celui d'un mythique buteur du Manchester United des années 1990. Laverty a brodé ses répliques dans l'esprit du célèbre : «Quand les mouettes suivent un chalutier, c'est parce qu'elles pensent qu'on va leur jeter des sardines !»

💖 **Pendant un match de foot, on peut passer de la joie au désespoir en moins de trente secondes : ce serait formidable de parvenir à ce résultat au cinéma** 💖

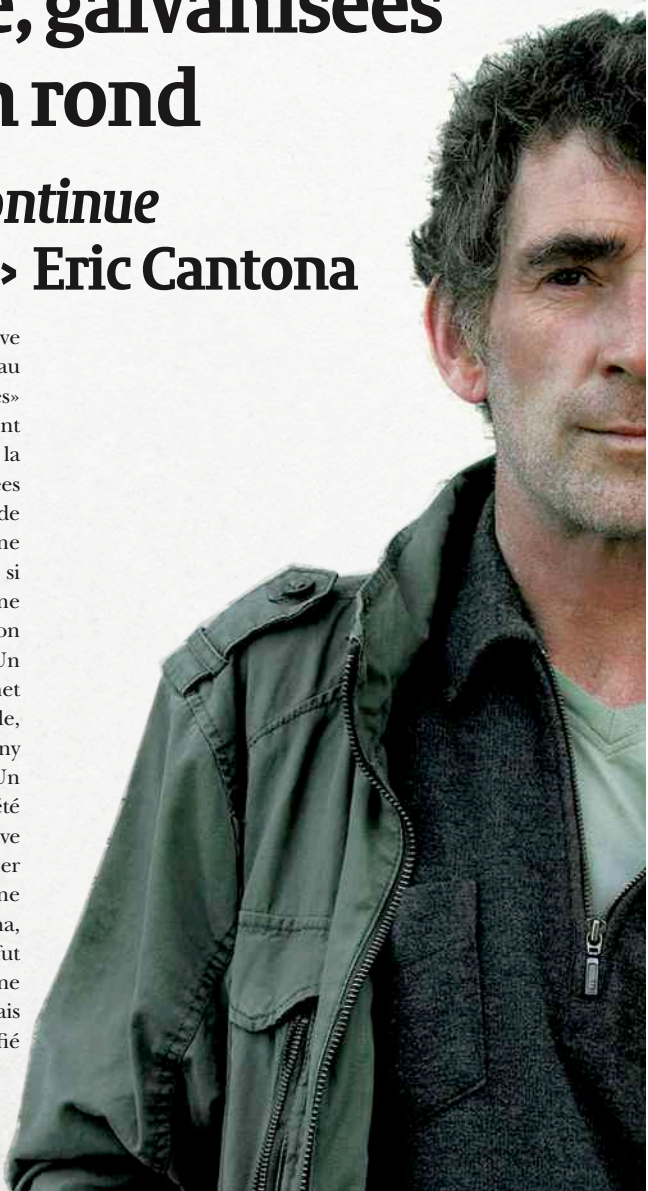
Ken Loach

avec lequel Cantona avait médusé son auditoire, lors d'une conférence de presse d'anthologie. Le scénariste a «pris un malin plaisir à mettre dans la



bouche des phrases imprononçables pour un Français», a confié Loach. Dans le film, le Marseillais apparaît fidèle à lui-même, débitant des aphorismes nébuleux, le torse bombé et l'air impassible, apportant une irrésistible légèreté à cette comédie sociale. Mais à la sortie du film en 2009 c'est un quasi inconnu de 49 ans, Steve Evets, qui emporte le morceau. Il incarne le héros, Eric Bishop, un postier dépressif, marié trop jeune, qui a déserté sur un malentendu l'amour de sa vie. Flanqué de deux beaux-fils fainéants et insolents, il juge sa vie ratée jusqu'au jour où son idole, Eric

Cantona, lui apparaît et se met à le «coacher». Steve Evets s'est vu confier ce rôle par Ken Loach, au terme d'un des castings-marathons - des «centaines» de comédiens ont été auditionnés, a-t-il dit - dont le cinéaste est coutumier. «Simple acteur à la journée» depuis ses débuts une vingtaine d'années plus tôt, Evets a affirmé avoir trouvé là «un job de rêve». «J'ai travaillé avec Ken désormais, c'est une ambition accomplie. C'est sur mon CV et même si je ne devais plus jamais travailler, ça aura été une aventure totale», disait-il lors de la présentation du film, en compétition au festival de Cannes. Un an plus tôt, son nom s'était enfin hissé au sommet de l'affiche - au côté de celui de Robert Carlyle, révélé par *The Full Monty* - grâce à *Summer* de Kenny Glenaa, où il incarne le meilleur ami du héros. Un long métrage produit par Sixteen Films, la société de production co-fondée par Ken Loach. Steve Evets, qui ne recevait le texte des scènes à tourner que la veille pour le lendemain, «ne pensait pas une minute» qu'il donnerait la réplique à Eric Cantona, a-t-il expliqué à la sortie du film. La surprise fut totale, lorsque l'ancien footballeur a surgi d'une armoire, une péripétie prévue dans le scénario mais tenue secrète pour Evets. «C'était irréel !», a confié l'acteur britannique.



Ken Loach vu par...

Joachim Lafosse, réalisateur :

« C'est l'un des cinq ou six grands auteurs pour ma génération, un des plus grands réalisateurs avec Spielberg et Truffaut. J'ai commencé le cinéma avec ses films et notamment *Raining Stones*. Il a beaucoup influencé le cinéma en Belgique. »

Julie Gayet, actrice :

« J'ai vu *Land and Freedom* à Paris en salle quand il est sorti. À la fin du film, j'étais bouleversée, j'avais du mal à sortir de la salle. Il ne restait plus qu'un vieux monsieur et moi. On est sortis ensemble, j'ai allumé une cigarette et il m'a dit : « J'ai arrêté de fumer il y a 30 ans mais je peux avoir une cigarette ? ». Et là, il a fondu en larmes en me disant que ce film, c'était vrai, c'était ce qu'il avait vécu en Espagne avec toutes ces horreurs. C'est ça, la force de Ken Loach ».

Jean-Pierre Darroussin, acteur :

« Ken Loach est fidèle à lui-même, à ses idées, à ce qui l'a constitué en tant que cinéaste. J'ai eu la chance de le rencontrer: c'est quelqu'un de formidable».

Marie Gillain, actrice :

« C'est l'un de mes cinéastes préférés, l'un des rares à réellement parler du monde dans lequel on vit. Il y a une énergie vitale dans ses films, une luminosité et souvent une dose d'humour (...). Même si Ken Loach parle des choses qui vont mal dans la société, après chacun de ses films, on a envie d'aimer la vie. Parce que ses personnages sont des gens attachants qui, malgré leurs problèmes, prennent la vie à bras le corps ».

LE MOT D'AGNÈS B.

cher Ken Loach,
 le premier film of yours
 3 saw was "Family Life"
 3 was quite young and
 this movie m' impressionnée
 au plus haut point. - Depuis
 j'ai toujours aimé vos
 films, y compris les deux
 derniers. Je croise votre
 beau sourire à Cannes,
 souvent(!) et c'est toujours
 un plaisir!
 agnès b.



RENCONTRE

Hippolyte Girardot : « Il y a presque une oeuvre de justice à l'intérieur du cinéma de Ken Loach »

Kes, portrait d'un adolescent fragile, a ému l'acteur qui avait l'âge du héros quand il l'a vu. Il est venu présenter le film.

Votre lien avec Kes ?

Il y a des films qui marquent une époque de sa propre vie, avec lesquels on a un rapport très émotionnel et sentimental, au-delà de leur qualité. Il y a des livres ou des films qui sont des portes pour entrer dans un autre monde. J'ai vu *Kes* à l'âge du personnage et ça m'a fait changer d'univers: j'étais un enfant, et je suis devenu un pré-ado... C'est le film qui m'a fait comprendre des choses sur moi, sur mon âge et sur le fait que d'un seul coup je devenais quelqu'un d'autre. Ken Loach a raconté d'une manière extrêmement sensible et vivante, la vulnérabilité, la fragilité d'un gosse de cet âge-là. Mais ce qui est merveilleux, c'est qu'il a réussi à montrer que malgré cela, ce gosse tiendrait le coup. Ses héros sont fragiles; sans la réalisation, ils seraient des perdants de la vie. Ses films donnent confiance, il y a presque une oeuvre de justice à l'intérieur de ce cinéma, et ça c'est très fort.

Ce qui vous touche particulièrement dans son cinéma ?

Sa force – et c'est un objet de débat – c'est d'être extrêmement documentaire. C'est assez audacieux. On pourrait penser que le passage par la fiction crée une oeuvre classique, et qu'à l'inverse une perspective totalement documentaire mettrait le film tellement en phase avec son époque qu'il se démoderait extrêmement vite; or chez Ken Loach c'est faux.

Le rôle que vous auriez aimé jouer dans l'un de ses films ?

Un salaud, évidemment. Un patron de club, un prof, un policier... je pense que c'est très intéressant de jouer un salaud, un dur, dans un film de Ken Loach.



RADIO LUMIÈRE



Chhhhhht ! j'écoute Radio Lumière

Non, Lumière n'est pas réservé aux Lyonnais ! Pour vivre au rythme du festival et sentir battre son coeur, il suffit d'écouter sa web radio, Radio Lumière, diffusée sur le web, l'internet mobile, la FM et la RNT. Pour sa 3ème année d'existence, ses audiences ont grimpé en flèche, avec 20.000 écoutes - et 11.000 auditeurs uniques - depuis le lancement du festival, et une impressionnante durée d'écoute moyenne: 84 minutes. A suivre en direct, la remise du prix Lumière samedi soir.

Viva il cinema!

On a coutume de dire que l'âge d'or du rock est mort avec ses icônes au début des seventies. Jim Morrison, Jimi Hendrix ou encore, Janis Joplin s'envolaient, en effet, à quelques mois d'écart dans un synchronisme troublant. Le cinéma italien lui aussi, a dû affronter trois pertes terribles. Entre novembre 74 et mars 76, Vittorio De Sica, Pier Paolo Pasolini et Luchino Visconti meurent coup sur coup. Se relève-t-on d'un tel séisme quand celui-ci est conjugué avec le vent de l'histoire? Les années de plomb allaient alors plonger toute la société italienne dans un long tunnel identitaire, social, politique et artistique. Ce chant du cygne du cinéma italien est marqué par un film emblématique: *Nous nous sommes tant aimés* d'Ettore Scola (1974), bilan d'une époque à travers le destin croisé de trois amis, sur trente ans d'histoire. En bout de course, les protagonistes dressent ce terrible constat: «Nous voulions changer le monde, mais c'est le monde qui nous a changés!» Ce film contient surtout l'une des dernières apparitions de Vittorio De Sica à l'écran. Nous le voyons sur une estrade, entouré d'enfants, leur expliquant comment il a réussi à faire pleurer le gamin de son *Voleur de bicyclette*. A la base, le scénario de *Nous nous sommes tant aimés* devait d'ailleurs se concentrer sur le parcours d'un seul personnage: un professeur de province, ancien résistant qui, fasciné par une projection du *Voleur de bicyclette*, essaie par tous les moyens de rencontrer son créateur. Scola modifiera son scénario mais gardera bien sûr la figure emblématique de Vittorio De Sica. Malheureusement ce dernier décèdera juste avant la sortie du film et sa présence spectrale à l'écran renforcera l'idée d'une page définitivement tournée. Dans une interview donnée pour la ressortie de *Nous nous sommes tant aimés* en 2004, Ettore Scola comparait l'existence à des montagnes russes et évoquait la mort de son confrère et ami comme un «effondrement sur lequel il a bien fallu reconstruire!». Cette reconstruction justement, où en est-elle? Il est curieux de constater que bon nombre des cinéastes italiens d'aujourd'hui situent leurs fictions dans ces trop fameuses années de plomb (*Romanzo criminale*, *Mon frère est fils unique*, *Il Divo...*). Comme si, pour remettre le train des images en marche, l'histoire devait reprendre là où elle s'était arrêtée. Si Vittorio De Sica était toujours vivant, nul doute qu'il mettrait sa caméra dans le présent. Notre monde a furieusement besoin de néoréalisme!



3 QUESTIONS À



Nicolas Godin : « La musique au cinéma, un accélérateur d'émotions »



▲ Lalo Schifrin (au centre) lors de la projection de *Bandes originales : Lalo Schifrin*

À Lumière le musicien, membre du groupe Air, est venu rencontrer sa grande source d'inspiration, le compositeur de musiques de films Lalo Schifrin, à qui l'on doit des thèmes au succès planétaire, tels ceux de *Mission : impossible* ou de *L'Inspecteur Harry*. Il était à la projection en avant-première, du documentaire de Pascal Cuenot *Bandes originales : Lalo Schifrin*.

Qu'avez-vous ressenti à cette avant-première ?

Ça m'a fait plaisir. Lalo Schifrin est une de mes plus grandes influences depuis que je suis enfant, sa musique m'a touché directement dans le cœur. Il est aussi une de mes plus grandes influences dans ce que j'essaie de créer avec le groupe Air. C'est un peu mon cheval de bataille, essayer, intégrer tous ses éléments dans nos disques et « propager la bonne parole », en quelque sorte, au-delà des films qu'il a pu faire. C'est la première fois que je le rencontre, c'est beaucoup d'émotions pour moi.

Le film vous a-t-il inspiré pour un prochain album ?

Il m'a donné espoir, pour continuer la musique. Et comme le dit mon collègue Jean Benoît Dunkel, « la musique est un combat, dont nous sommes les gladiateurs ». Nous avons besoin de motivation pour continuer, et des parcours de vie comme celui de Lalo, ça donne envie, c'est très inspirant.

Pour vous, que représente la musique au cinéma ?

C'est une sorte d'accélérateur d'émotions, elle permet de vivre encore plus le moment présent. Le pouvoir de la musique, c'est aussi celui d'évoquer des images, et peut-être d'une manière plus puissante que les images elles-mêmes. Pour moi la musique, c'est l'art suprême.

BROCANTE



Plaisir de chiner ce week end : cinéma Monplaisir

Pendant le week end, venez flâner à la 3^e édition de la Bourse cinéma et photo de Lyon. Particuliers, amateurs et professionnels mettent en vente appareils photos, caméras, matériel de projection, affiches, livres, photos et objets insolites. Un rendez-vous incontournable pour les passionnés de cinéma et de photographie, dans le quartier historique des frères Lumière. Animations et expositions au programme.

Rue du Premier-Film, quartier Monplaisir Lyon 8^e
Entrée libre, samedi de 14h à 19h, dimanche de 9h à 19h

BOUTIQUE DU VILLAGE

Classiques, raretés, exclusivités : les meilleures ventes à la boutique du Village :

LES DVD

- *Story of film* de Mark Cousins (StudioCanal)
- *L'Épouvantail* de Jerry Schatzberg (Warner)
- *E.T.* de Steven Spielberg (Universal)
- *La Nuit américaine* de François Truffaut (Warner)
- *La Mort en direct* de Bertrand Tavernier (StudioCanal)

LES LIVRES :

- *La leçon de comédien* de Max von Sydow (Université d'Avignon)
- *La Nuit du chasseur* de Davis Grubb (Gallimard)
- *L'assassin habite au 21* de Stanislas-André Steeman (Editions du Masque)
- Coffret Livre-DVD *La Nuit du chasseur* (Wild Side)
- *Jean Renoir* de Pascal Mérygeau (Flammarion)



© Luc Berio

Remerciements à la maison agnès b. et à BNP Paribas pour leur soutien au quotidien du festival

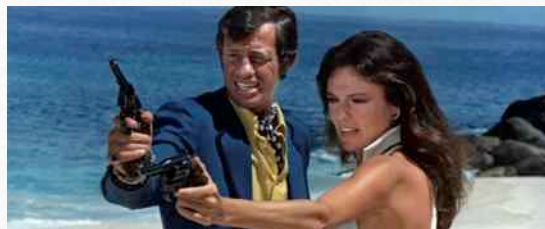
Au programme DIMANCHE



Le Plaisir
de Max Ophüls
UGC Astoria, Lyon 6^e, 15h30



Cléo de 5 à 7
d'Agnès Varda
UGC Ciné Cité Confluence, Lyon 2^e, 15h30



Le Magnifique
de Philippe de Broca
UGC Ciné Cité Internationale, Lyon 6^e, 15h30



Ladybird
de Ken Loach
Institut Lumière, 16h45



La Ciociara
de Vittorio De Sica
Pathé Bellecour, 19h30

Cette manifestation est organisée par l'Institut Lumière

INSTITUT LUMIERE

Elle est rendue possible grâce à

GRAND LYON

communauté urbaine

Rhône-Alpes

Région

et soutenu par



RHÔNE
LE DÉPARTEMENT



LUMIÈRE 2012
GRAND LYON FILM FESTIVAL
15/21 OCTOBRE

Conception graphique et réalisation : François Garnier / Delphine Nicol
Rédaction : Rébecca Frasset, Diego Badia, Julien Bigard,
Charlotte Bonnet, Elisa Brinai, Marion Carette, Amandine Le Blanc,
Anne-Caroline Jambaud Suivi éditorial : Thierry Frémaux
Imprimé en 5200 exemplaires

Institut Lumière
25 rue du Premier Film, 69 008 Lyon

www.festival-lumiere.org